répondu un autre; mais comme il n'est pas fort, donnons-lui ce que nous avons de plus léger à porter. — Alors, chargeons-le de notre argent, avait ajouté un troisième. » Et de là l'origine de l'inscription : *Trésor des zouaves.*

— Un vaudevilliste très heureux aux *Variétés* dont il est l'un des *fournisseurs* habituels, avouait hier qu'il avait eu recours à un artifice assez hardi, pour se procurer le bonheur, *non payé*, d'assister à la rentrée triomphale de nos troupes. Au moment où le cortége allait passer, il monte précipitamment chez un sien ami qui avait oublié ce jour-là le nombre infini de billets d'auteur dont le vaudevilliste l'avait royalement gratifié. Il entre effaré et lui glisse à l'oreille ces mots foudroyants :

— Votre oncle M..., qui s'était toujours plu à vous déshériter, vient de faire une chute de cheval au Bois. Je l'ai relevé mourant et déposé au restaurant de la Cascade. Il a manifesté le désir de vous revoir. J'ai accouru.

— O Théramène! que je t'embrasse, s'écria l'ami au comble du bonheur.

Quelques secondes après, il était sur la route du Bois.

Quand il revint du restaurant de la Cascade, il trouva chez lui un billet ainsi conçu : « Très-cher, j'ai joui à votre croisée du spectacle le plus curieux, grâce à votre absence.

» Je compte là-dessus faire un vaudeville pour » lequel je vous enverrai des billets d'auteur » *comme par le passé*. Quant à votre mésaventure, je vous ai trouvé une consolation véri» table; supposez que le 14 août tombe cette » année le 1er avril.

» Votre affectionné, S.... »

— Il faudrait des volumes pour enregistrer tous les actes de courage et de dévouement qui ont signalé la dernière campagne. Voici, dit à ce sujet l'*Echo de Vésone*, un fait qui n'a point encore été publié et que nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs :

A Magenta, lorsque le brave colonel Malleville fut blessé à mort en défendant le drapeau de son régiment, le soldat qui lui servait de planton fut placé près de lui pour lui donner des soins. Dès ce moment et jusqu'à sa mort, qui arriva quelques jours après, ce brave militaire ne le quitta plus d'un instant; il recueillit les effets du colonel et son argent pour les rendre à sa famille, et, comme on avait trouvé sur ce brave officier un petit papier sur lequel il exprimait le désir que ses restes mortels fussent rapportés en France s'il venait à succomber dans la lutte, l'Empereur donna des ordres pour que ce vœu fût rempli, et le soldat fut chargé de ramener en France la dépouille de son colonel.

Pendant toute la traversée et le parcours du chemin de fer de Marseille à Périgueux, jusqu'au lieu de l'inhumation à Domma, il resta jour et nuit auprés du cercueil; et, pour rendre intact l'argent qu'il avait recueilli sur le colonel, il s'imposa une fois rentré en France, de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau jusqu'à ce qu'il eût remis intégralement le dépôt à la famille.

— On lit dans le *Moniteur de la Meurthe* :

« On nous raconte qu'il se trouvait un détachement de prisonniers autrichiens à la gare de Liverdun, en même temps que les Céciliens de Nancy et de Metz, réunis le lendemain de la fête musicale de Nancy, pour un banquet champêtre. Par un généreux sentiment facile à comprendre, les chanteurs furent d'un avis unanime pour envoyer volailles, tourtes et fruits aux Autrichiens surpris et contents de ces derniers et pantagruéliques projectiles, qu'ils reçurent à bras ouverts. De plus, les Céciliens se mirent à leur chanter des chœurs et à organiser une collecte entre eux; puis, comme tous les voyageurs étaient aux portières, on en profita pour faire une quête le long du train, ce qui augmenta encore la somme qui fut remise aux prisonniers. Ces Autrichiens, dont quelques-uns parlaient assez correctement le français, se confondaient en remercîments et disaient qu'ils n'oublieraient jamais l'accueil qui leur avait été fait à leur passage en France. »

— Le général Dieu, grièvement blessé à la bataille de Solferino, a pu être ramené de Brescia dans sa famille à Brunoy, où il est arrivé dimanche soir.

— Les difficultés et les dépenses de la guerre n'ont en rien diminué l'activité avec laquelle le Gouvernement sarde poursuit au Mont-Cenis une des entreprises les plus considérables de nos jours

M. Sommeiller, ingénieur, chargé de suivre à l'usine de Seraing la construction des machines destinées à la percée des Alpes, qu'il doit diriger avec deux de ses collègues, vient de terminer la première partie de sa mission. Déja les appareils sont montés du côté de l'Italie. Ceux qui fonctionneront du comté de Modane viennent d'être achevés et vont être transportés de Belgique en Savoie par les chemins de fer. On n'en estime pas le poids à moins d'un million de kilogrammes. Les essais auxquels on s'est livré à l'usine ont complètement répondu aux prévisions de la science.

— On mande de Vienne que le transport des restes mortels du duc de Reichstadt à Paris aura lieu dans le courant d'octobre.

— On écrit d'Alexandrie, le 30 juillet :

« Un accident qui aurait pu avoir de bien funestes conséquences a eu lieu ces jours derniers, à neuf heures du soir, sur la ligne du chemin de fer d'Alexandrie au Caire, section de Dammanour à Kafr-el-Zayat. S. A. le vice-roi, accompagné de M. le colonel Minier, directeur général de la manufacture d'armes, et de M. François Bravay, négociant de notre ville, se trouvait dans son waggon royal, arrêté depuis un moment à l'endroit sus-mentionné, lorsque un train de marchandises qui n'avait pas été signalé, et qui suivait la même voie et la même direction, arrive à toute vapeur sur le convoi de S. A. qui, malgré la promptitude du mécanicien de sa locomotive, ne put parvenir à acquérir instantanément la vitesse indispensable pour éviter le choc qui fut terrible.

Les deux voitures qui heureusement suivaient le wagon royal, furent littéralement broyées et préservèrent ainsi la vie de S. A. et celle de MM. Bravay et Minier. Le vice-roi fut renversé par le choc, mais avec le courage et le sang-froid héroïque que tout le monde lui connaît, oubliant le danger qu'il venait de courir lui-même, il se releva promptement pour s'occuper de ces deux messieurs qui seuls ont reçu quelques légères contusions. »

— Un officier de la marine suggère, dit le *Morning-Hérald*, pour la défense des côtes, le moyen suivant :

A chaque station, des gardes-côtes seraient toujours prêts à mettre en mer une canonnière à hélice. En cas d'alarme, un certain nombre d'hommes affectés au service de cette canonnière, et toujours disponibles, la mettrait à flot. Ces canonnières seraient placées à portée de signal entre elles, de manière à former une chaine non-interrompue de sentinelles autour de la côte d'Angleterre !!!

VILLE DE ROUBAIX

GRAND CARROUSEL

Offert à Messieurs les amateurs
PAR LES JEUNES GENS DE LA VILLE
avec le concours de
L'ADMINISTRATION MUNICIPALE
AU BÉNÉFICE DES

BLESSÉS DE L'ARMÉE D'ITALIE
ET DES FAMILLES
de ceux qui ont succombé si glorieusement sur le champ d'honneur.

Ce carrousel aura lieu le dimanche 21 août, à trois heures et demie, dans un vaste manége situé sur la place de la Liberté.

Les prix suivants seront offerts aux vainqueurs :

1er Prix : 18 Couverts et une Louche en argent.
2e » 12 Couverts en argent.
3e » 6 Couverts en argent.
4e » 24 Cuillères à café, en argent.
5e » 3 Cuillères de dessert, en argent.

CONDITIONS DU CONCOURS

Art. 1er. L'inscription aura lieu le dimanche 21 août, de onze à deux heures, dans un des salons de la Mairie.

Art. 2. L'entrée de chaque cavalier est fixée à dix francs.

Art. 3. Les cavaliers qui ont eu plusieurs prix dans le courant de l'année, ne sont pas admis à concourir.

Art. 4. Le cortége partira à trois heures précises de la place du Trichon, et suivra l'ordre indiqué par la commission.

Art. 5. Tout cavalier qui n'aura pas fait partie du cortége, ou qui ne se trouvera pas à l'appel de son peloton, perdra le droit de concourir.

Art. 6. Le cavalier entré dans le manége se présentera au jury pour recevoir la lance, partira immédiatement au galop franc et soutenu, et fera trois fois le tour du manége.

Art. 7. Les bagues enlevées seront remises, à la lance, à l'un des membres du Jury.

Art. 8. Le même cheval ne pourra entrer que deux fois en lice et en deux pelotons différents

Art. 9. L'habit et le chapeau sont de rigueur.

Art. 10. Le jury, composé de neuf membres, cinq de la ville et quatre étrangers, veillera à la stricte exécution du réglement, et sera seul juge de toute contestation qui pourrait s'élever.

Membres du Jury :

Tiers-Bonte, président d'honneur ; Scrépel-Roussel, François Wattel, J.-B. Lefebvre, Henri Bossut.

Les Membres de la Commission :

Dervaux Auguste, Duhamel Victor, Delattre Carlos, Defrenne Alphonse, Dekimpe Gustave, Ernoult Jean-B., Frasez Emile, Tiers-Bonte fils, Tiberghien Hector, Wattel Emile, Wattinne Louis.

Vu et approuvé par nous, Conseiller municipal faisant fonctions de Maire,

TIERS-BONTE.

Roubaix, 10 août 1859.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

THÉATRE DES AMATEURS

DIMANCHE 21 AOUT

MICAEL L'ESCLAVE

drame en 5 actes.

LA SABOTIÈRE, PAS DE DANSE.

On commencera à 7 heures.

On peut se procurer des places à l'avance.

Le bureau de location est ouvert depuis dix heures jusqu'à quatre heures.

KERMÉSSES.

Dimanche 21 août.

Anstaing, Lille (paroisse Saint-Sauveur), Ostricourt, Provin, Sequedin, Wervicq-Sud.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

Séance du 14 août 1859.

Sommes versées par 64 déposants, dont 24 nouveaux . . . . . fr. 14,261 00
25 demandes en remboursement. 10,455 00

Les opérations du mois d'août sont suivies par MM. Ernoult-Bayart et Louis Watine, directeurs.

CHEMIN DE FER DU NORD.

VOYAGE A LA MER.

DIMANCHE 21 AOUT 1859

Train de Plaisir de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières et Bailleul à

CALAIS.

PRIX DES PLACES, *(aller et retour compris)*.

2e classe, 5 fr.; 3e classe, 4 fr.

Aller.

Départ de Tourcoing, dimanche matin, à	6 h.	45
» Roubaix, à	6	52
» Lille, à	7	20
» Armentières, à	7	52
» Bailleul, à	8	14
Arrivée à Calais à	10	20

Retour.

Départ de Calais, le même jour, à	7 h.	00
Arrivée à Bailleul, à	8	55
» Armentières, à	9	15
» Lille, à	9	50
» Roubaix, à	10	15
» Tourcoing, à	10	21

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant se placer facilement sous les banquettes.

On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord.

Les Coffres-forts Gruson ont acquis une vogue justement méritée par les soins apportés à leur confection et surtout par la remarquable perfection d'un travail qui offre toute garantie. Aussi toutes les maisons importantes font achat d'un *coffre-fort du système Gruson*.

Rue Sainte-Catherine, 75, à Lille.

La Maison A. MELLIER, place Valenciennes, 3, fabrication de cuirs pour cardes, filatures et mécaniques, est transférée, pour cause d'expropriation, rue Lafayette, 117, Paris.

(1590 — L. 4470

---

ses efforts pour retrouver Elise restèrent superflus.

En proie à un désespoir sans bornes, il fit une nouvelle tentative... toujours en vain.

Un moment, il lui sembla entendre un cri, et, le croyant poussé par Elise, il courut aussitôt dans la direction d'où il partait; mais un éboulement qui survint tout-à-coup obstrua le passage.

Sa douleur approchait de la fureur, et sa fureur était celle d'un tigre. Ayant perdu tout espoir, il retourna chez lui, mais il trouva sa fille jouant avec le poignard, et il tomba à genoux à côté d'elle en pleurant.

Des résolutions diverses se succédaient rapidement dans son esprit.

Il visita la pièce qui avait servi de prison à Elise; il considéra le tableau inachevé; il s'arrêta près de l'ouverture des Catacombes; il prêta l'oreille, crut entendre un soupir, et il allait redescendre pour parcourir de nouveau les souterrains, lorsque son regard tomba sur Berghen et qu'il s'aperçut que le comte respirait encore.

Le repentir est le premier juge du criminel. Avant même que son forfait soit parvenu aux oreilles d'autrui, le tribunal de sa conscience l'a condamné.

A la vue de Berghen, les remords s'éveillèrent chez Sarelli, et il se sentit en proie à de sinistres pensées. Son premier mouvement fut d'abréger les souffrances de sa victime en lui donnant le coup de grâce; mais bientôt il réfléchit que peut-être le comte pourrait encore revenir à la vie. Il le chargea donc sur ses épaules et le porta jusqu'à l'extrémité du corridor, où une petite porte s'ouvrait sur une ruelle obscure et écartée.

Arrivé là, il regarda au dehors avec précaution. On n'entendait aucun bruit; tout était silencieux et morne comme un tombeau.

Il déposa le moribond à terre et lui appuya la tête contre une marche de l'escalier. C'est là que Berghen fut trouvé ensuite par les masques.

Dès que Sarelli fut rentré, il referma la porte et courut à sa chambre.

Le courage lui était revenu, et la résolution éclatait dans ses regards. Il rassembla promptement ce qu'il possédait de plus précieux, jeta un manteau sur ses épaules, passa un poignard à sa ceinture, et, prenant sa fille dans ses bras, il plongea un dernier coup d'œil dans la chambre d'Elise.

« Allons revoir ma patrie... mes montagnes de la Calabre! » s'écria-t-il.

Et il s'éloigna rapidement.

La peur et le danger précipitaient les pas d'Elise. Nul ennemi ne nous donne des ailes comme la frayeur. Tant que dura la sienne, Elise ne s'aperçut point qu'elle s'était jetée dans un abîme dont il serait impossible de sortir, et lorsqu'enfin elle revint à elle, il était trop tard.

Autour d'elle régnaient et des ténèbres impénétrables et le silence le plus profond. Elle étendit la main et ne sentit qu'un air humide; il lui sembla même que cette humidité s'attachait à ses doigts; elle les rapprocha de ses yeux pour s'en assurer; mais impossible de rien distinguer.

Un cri d'épouvante s'échappa de ses lèvres; l'écho le lui renvoya. Elle voulait retourner sur ses pas; mais comment? Avancer encore; mais où irait-elle?

Tirons un voile sur les tortures qu'elle endura et qui ouvrirent son cœur et son âme à des sentiments de douce résignation.

Elle comprenait qu'elle était descendue dans son tombeau, et pourtant elle était heureuse, parce qu'elle pouvait y prier.

En se relevant, après avoir imploré Dieu, elle continua d'avancer. Sa frayeur était dissipée.

« Mon Dieu! » s'écria-t-elle.

Ayant tout-à-coup rencontré un obstacle et reconnu que c'était un escalier de pierre, elle le monta en tatonnant, dans l'espoir qu'il l'aiderait peut-être à sortir de l'abîme. Mais bientôt elle se retrouva sur une surface plane.

Les émotions violentes de ces dernières heures avaient épuisé ses forces. Elle s'assit par terre, cherchant quelque soutien pour sa tête fatiguée.

Elle rencontra sous sa main un corps rond, qui lui parut être une boule et qu'elle mit sur ses genoux. Elle appuya la tête contre une pierre, et bientôt l'imagination, ce génie toujours protecteur et vivifiant, reprit sur elle son empire, sa puissance absolue.

Entendait-elle bien? D'où venaient ces douces mélodies? Elle prêta l'oreille.

« Mon Dieu, que c'est beau! »

Son âme, accessible à toutes les impressions, s'émut et s'exalta.

Les chants continuaient... elle croyait même les entendre se rapprocher. Chose étrange! les sons devenaient de plus en plus forts... elle les entendait distinctement... elle n'osait respirer, de crainte d'en perdre quelque chose.

O miracle! Bientôt un rayon de lumière vint flatter son regard... l'éclat augmentait à mesure que la distance diminuait.

Enfin Elise vit une procession s'avancer à pas lents, portant des flambeaux allumés et chantant une hymne religieuse, aussi simple que belle.

Transportée de joie, elle voulut se lever; ses jambes ne purent la porter, et elle s'affaissa sur elle-même.

La procession passa auprès d'elle, entonnant un alleluia d'une entraînante beauté.

Elise fut saisie d'un sentiment d'une ineffaçable douceur; des larmes s'échappèrent de ses yeux, et redoublèrent d'abondance lorsque, abaissant ses regards, elle reconnut que l'objet qu'elle avait ramassé était un crâne humain, et qu'elle se trouvait, la tête appuyée contre un autel, dans le chœur d'une église.

Ce temple, situé dans la partie supérieure des Catacombes, renferme le siége épiscopal de saint Séverin; et la fête de saint Janvier, qui souffrit le martyre à Pouzzoles, y a été déposée quelque temps, avant d'être transférée dans les caveaux de la cathédrale.

Une religieuse du couvent de Saint-Dominique avait fait un rêve dont la vive impression lui ravissait le repos. Saint Janvier lui était apparu, et lui avait ordonné de visiter, tous les jours de carnaval, l'église souterraine, et de prier au pied de l'autel pour les folies des hommes.

L'abbesse, informée de ce songe, avait organisé une procession pour accompagner la pieuse sœur. De quelle sainte joie ne furent-elles pas saisies toutes à la vue d'Elise! On considéra ce rêve comme une révélation divine; celle qui l'avait eu comme l'objet particulier de la faveur du Ciel, et cet événement comme un miracle. Et, en effet, plus d'un soi-disant miracle mérite moins ce nom que la délivrance d'Elise.

La suite au prochain numéro).